

RENÉ LAURENTIN

BIOGRAPHIE d'YVONNE-AIMÉE de MALESTROIT (1901-1951)

2. L'essor mystique
et l'impossible vocation
(17 mars 1922-17 mars 1927)

*en collaboration avec Dom Bernard Billet,
les Sœurs Augustines Hospitalières
et le Docteur Patrick Mahéo*

TROISIÈME ÉDITION



Biographie d'Yvonne-Aimée de Malestroit

- 2 -

L'ESSOR MYSTIQUE ET L'IMPOSSIBLE VOCATION

1922 - 1927

Explication de la couverture

À défaut de photographies en couleur d'un passé déjà lointain, nous illustrons la couverture par le chemin qui longe la rive de l'Oust, en aval du canal, à la sortie de Malestroit. C'est là qu'Yvonne rencontra plusieurs fois Jésus durant la période 1922-1927 avant son entrée au cloître, selon le témoignage du Père Labutte, ami spirituel et grand témoin de sa vie.

1. Premier site en couverture :

“Parfois Yvonne s'en allait seule par la campagne, elle suivait le chemin de halage du canal, dépassait les dernières maisons en direction de Redon, s'arrêtait à l'orée d'un petit bois, s'asseyait sur un banc. Devant son regard s'étendait une vaste prairie.

– J'attendais en priant... Soudain, j'apercevais une grande lumière auprès de laquelle le plein midi de la Terre n'est que ténèbres... Je voyais le Seigneur Jésus venir à ma rencontre. Il traversait le canal en marchant sur les eaux... il s'asseyait près de moi, sur le banc...”
(Paul Labutte, *Yvonne-Aimée de Jésus*, “*ma mère selon l'Esprit*”, Paris, Éd. F.X. de Guibert, 1997, p. 176).

2. Divers sites en dos de couverture :

“Ou bien, Yvonne se dirigeait vers l'église de la Madeleine, faubourg de Malestroit et, un peu plus loin, sur main gauche, prenait le vieux chemin de Ploërmel qui domine et longe la rivière de l'Oust : “Le Seigneur Jésus m'y rejoignait ou m'y attendait, assis sous un arbre, à l'entrée de ce chemin, à moins qu'Il ne vint à ma rencontre... Il était enveloppé d'une grande cape... Il m'instruisait... Nous marchions l'un près de l'autre...”

Yvonne rentrait seule, silencieuse, grave, paisible, heureuse...”
(idem.)

Pour que rien ne se perde : Sur la photo prise par Yvonne elle-même (ci-dessous, p. v), Sœur Marie-Bernard a reconnu les sœurs assises dans le chœur. En haut, de gauche à droite : Mère Philomène, Mère Saint-François, Mère Saint-Ignace, Mère Ange Gardien, Mère Marie du Sacré-Cœur, Mère Marie des Anges, Mère Cœur de Marie, Mère Marie Berchmans. En dessous, de gauche à droite : Mère Agnès, Mère Madeleine, Mère Saint-Paul, Mère Marie-Anne.

René LAURENTIN

**Biographie d'Yvonne-Aimée, de Malestroit
1901 - 1951**

2. L'ESSOR MYSTIQUE ET L'IMPOSSIBLE VOCATION

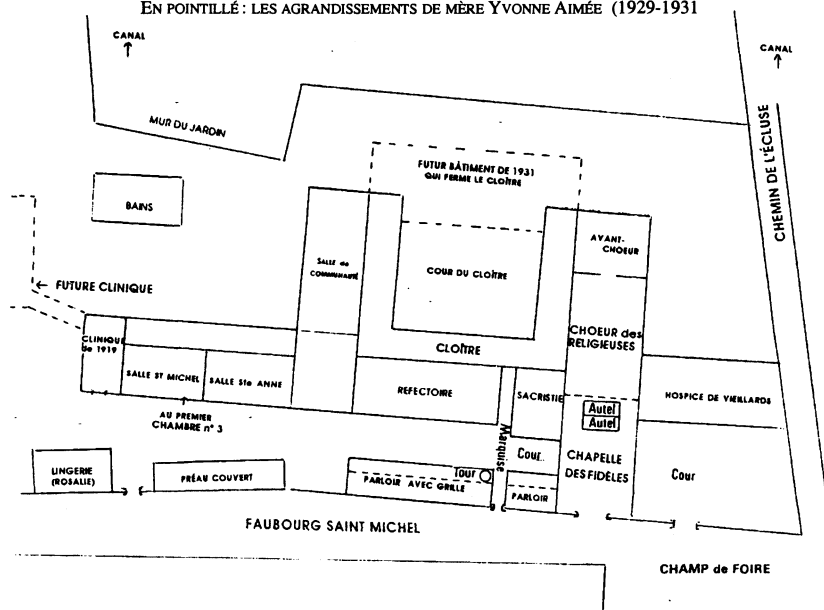
18 MARS 1922 - 17 MARS 1927

*en collaboration avec Dom Bernard Billet, les Sœurs
Augustines Hospitalières et le Docteur Patrick Mahéo*

Troisième édition

Éditions François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur
75011 Paris

LE COUVENT DES AUGUSTINES EN 1922
EN POINTILLÉ : LES AGRANDISSEMENTS DE MÈRE YVONNE AIMÉE (1929-1931)



Ce plan schématique du couvent en 1922 veut aider à suivre les allées et venues racontées ci-après entre la rue, le couvent et la clôture :

Sur la rue *Faubourg Saint-Michel* se trouvent les quatre portes d'entrée, repérables sur la page 1 des illustrations hors texte.

La porte de gauche, à peine visible, était l'entrée de la clinique. Yvonne logeait en cette aile gauche, au premier étage où se trouvaient neuf chambres de part et d'autre d'un couloir. Elle occupait la chambre n° 3 où elle reçut tant de grâces (ci-dessous, pp. 29-33).

La deuxième porte donnait accès à une entrée carrée, face à la porte de clôture fermée à clef, sauf pour l'entrée des postulantes ou autres circonstances exceptionnelles. Les visiteurs entraient dans les parloirs situés à droite et à gauche pour parler aux religieuses à travers la grille. Dans le parloir de gauche se trouvait le tour : grand cylindre tournant par lequel on pouvait passer des objets ou même les personnes, en le pivotant (selon le système adopté pour l'entrée des clients par la Banque du Vatican ou par d'autres).

La Communauté était cloîtrée dans le carré central de notre plan. Yvonne-Aimée construisit en 1931 le bâtiment qui compléta le cloître.

La troisième porte est celle de la chapelle. Yvonne-Aimée devait sortir sur la rue pour aller à la Messe. Les fidèles étaient séparés des religieuses par une grille (matérialisée en pointillé sur le plan). L'autel, situé au-delà de leurs grilles, était double. Le prêtre pouvait célébrer (toujours dos au peuple à cette époque) soit du côté des fidèles, soit du côté des religieuses : entre l'autel et la grille (voir les photos p. IV).

La quatrième porte à droite, face au Champ de foire, ouvrait sur l'hospice des vieillards soignés par les sœurs (page 1 des illustrations ci-dessous après la page 10).

Le mur du jardin (qu'on devine p. III) n'existe plus aujourd'hui, les sœurs ayant acquis le terrain jusqu'au canal pour agrandir le jardin.

À gauche de notre plan, la flèche indique le vaste terrain sur lequel Mère Yvonne-Aimée fera construire la clinique. Le long du canal, elle transformera le terrain marécageux en jardin à l'anglaise avec une île et un étang, pour les malades.

**COMITÉ D'HONNEUR
DE LA BIOGRAPHIE
DE MÈRE YVONNE-AIMÉE**

COMITÉ DE PATRONAGE POUR LA BIOGRAPHIE
Première supérieure générale de la Fédération

Son Éminence le cardinal Paolo Bertoli
ancien camerlingue de la Sainte Église Romaine

Son Éminence le cardinal Roger Etchegaray

Son Éminence le cardinal Augustin Mayer

Son Éminence le cardinal Lorenzo Antonetti

S.A.R. Princesse Françoise de Bourbon-Lobkowitz,
déléguée du Vatican auprès de l'ONU

S.A.I.R. Prince Rodolphe Von Habsbourg

Son Excellence Monseigneur Joseph Madec,
évêque de Fréjus-Toulon

Son Excellence Monseigneur Louis Tirilly,
évêque émérite des Îles Marquises

Révérendissime Père Angelin Lovey,
ancien abbé Prévôt au Grand Saint-Bernard, ex-abbé
Primat des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin

Dom Joël Chauvelot, O.S.B.,
Abbé de Notre-Dame de Tournay

Dom Marie de la Chapelle,
ancien abbé de Notre-Dame de Tournay

DE MÈRE YVONNE-AIMÉE, DE MALESTROIT
des Augustines hospitalières de la Miséricorde de Jésus

M. Pierre Messmer, de l'Académie française,
chancelier de l'Institut, ancien Premier ministre

M. Jean Foyer, de l'Institut, ancien Garde des sceaux

Le Rév. Père Ambroise Marie Carré, O.P.,
de l'Académie française

M. Alain Plantey, de l'Institut

M. Pierre Chaunu, de l'Institut

Madame le Professeur M.-O. Réthoré,
de l'Académie nationale de médecine

Professeur Henri Joyeux,
de l'Académie française de chirurgie

Professeur Anthonioz,
de la Faculté de médecine de Tours

Le Rév. Père G. Moralejo Calvo, Président
de l'Académie mariologique pontificale Marianum

Le Rév. Père Ignacio Calabuig, Président de la Faculté
théologique pontificale Marianum

M. Charles Le Quintrec,
grand prix de poésie de l'Académie française.

À la mémoire de notre éminent ami Jean Guitton,
soutien de cette recherche, pressenti,
mais décédé avant qu'on ait recueilli sa confirmation.

Voici en images les acteurs et les lieux du drame

L'historien retrace le quotidien avec le recul, non de l'autorité mais de l'abstraction, dégage l'épure du temps et son sens tel que les traces du passé permettent de l'évoquer.

Le présent livre, qui va très loin dans la reconstitution du quotidien, grâce à une documentation inouïe de plus de 30 000 documents, ne saurait oublier qu'en dépit de l'abstraction et de l'histoire classique, il importe de redonner contact avec images et visages qui en disent souvent long sur les personnes et l'environnement qui les conditionne. C'est dans un environnement désuet qu'Yvonne vécut en profondeur avec Dieu.

Chapelles et costumes, un passé proche mais presque aussi lointain que le Moyen-Âge, nous dépaysent et peuvent nous décevoir ou même nous choquer. Puis nous sommes dans l'enfance de la photographie. Mais on fait l'Histoire avec ce qu'on a : pour l'antiquité, presque rien et cette antiquité photographique nous est précieuse d'autant qu'Yvonne Beauvais, profondément moderne, prophète en profondeur du XXI^e siècle, a été, dès sa jeunesse, photographe amateur, puis cinéaste dès les années 30.

Voici donc les images qui surnagent de ce passé qui disparaît dans les dernières mémoires, qui n'a plus d'autre témoin que l'éternité de Dieu. Puissent-elles aider à situer les personnes, les lieux où Yvonne a vécu sa destinée héroïque sans cesse remise en question par l'extraordinaire de la vocation à laquelle Dieu l'appelait, par les épreuves normales de la vie mystique et par les oppositions qu'elle a subies, parfois de la part de ses meilleurs soutiens, momentanément déconcertés sur les chemins non battus où l'Esprit Saint l'entraînait dans la nuit de la foi, pour elle comme pour ses conseillers.

À CEUX QUI N'AURAIENT PAS LU LE TOME 1 ET SOUHAITENT COMMENCER PAR L'ÉTAPE DÉCISIVE 1922-1927

Yvonne Beauvais, née le 16 juillet 1901, orpheline de père à trois ans, eut une enfance austère, quoique généreuse, à travers la France où sa mère trouvait des emplois successifs comme directrice d'enseignement libre.

À neuf ans, le 1^{er} janvier 1911, à Toul, elle écrit de son sang le don total d'elle-même, en demandant au Christ de l'aimer plus que tout et d'être "martyre" à sa suite : beaucoup d'amour et "beaucoup souffrir", écrit-elle.

Sa vocation profonde fut contrariée, famille et directeur spirituel la forcent en conscience à se marier. Après des présentations qui l'écœurent, elle choisit discrètement comme fiancé le meilleur de ses amis, Robert, par obéissance, contre sa vocation profonde, quoique avec attrait.

Elle en est là lorsqu'elle débarque à Malestroit en 1922 pour une convalescence qu'exige sa santé ruinée par une scarlatine en 1918, puis une paratyphoïde (1921) et par ses activités secrètes et dangereuses au service des pauvres de la "zone rouge" autour de Paris où ni les prêtres ni la police ne se risquaient alors. On verra bientôt comment elle en a payé les conséquences.

Les problèmes que posent les nombreux charismes qu'elle a reçus avec la mission qu'on va voir, ont fait arrêter définitivement sa cause de canonisation par le Cardinal Ottaviani en 1960. Sur invitation du Cardinal Seper, l'abbé Laurentin a entrepris d'élucider cette vie hors série qui a une importance pour l'histoire de la mystique. Il a continué avec les autorisations renouvelées du Cardinal Ratzinger, son successeur, pour une publication sous sa responsabilité personnelle, vues les questions non résolues.

Après vingt ans de travail avec une équipe interdisciplinaire, voici le tome 2 où se dévoile une destinée hors série. Après huit monographies sur les points clés (prédications, stigmates, bilocations, charisme pour le service des pauvres et la direction spirituelle), cette grande biographie en cinq volumes se terminera par un discernement de sa sainteté et de ses charismes discutés (tome 6).

Sigles

Autobiographie	<i>Carnet rédigé en novembre 1924 à la demande du Père Crété</i> , édité in <i>Écrits Spirituels</i> , n° 38, p. 75-94. Quand nous citons ce texte fondamental, nous indiquons seulement la page des <i>Écrits Spirituels</i> .
Bilocations	R. LAURENTIN et Docteur P. MAHÉO: <i>Bilocations de Mère Yvonne-Aimée de Malestroit</i> , Paris, Éd. F.X. de Guibert, mars 1990.
Biographie 1	(Tome précédent): <i>La sainte Enfance</i> , 1996.
Écrits	<i>Écrits Spirituels de Mère Yvonne-Aimée... ibid.</i> , 1987.
L 6	P. LABUTTE: <i>Yvonne-Aimée de Jésus</i> , « <i>ma mère selon l'Esprit</i> », F.X. de Guibert, 1997.
L 1 à 5	Les cinq premières éditions dactylographiées, 1953-1961.
L Rapport	P. LABUTTE: <i>Rapport confidentiel sur Mère Yvonne-Aimée de Jésus: Dossier psychologique, médical et spirituel. Étude critique des principaux phénomènes dits mystiques</i> , 2 volumes dactylographiés rédigés à la demande du Saint Office en 1971.
Maître	R. LAURENTIN: <i>Yvonne-Aimée de Malestroit. Maître de vie spirituelle</i> , Paris, Éd. F.X. de Guibert, mars 1990.
Monette 1	R. de la CHEVASNERIE. S.J.: <i>Monette Petite fille</i> , Le Mans, Éd. Chaudourne, 1932.
Monette 2	Même auteur: <i>Monette en pension</i> , <i>ibid.</i> , 1932.
Monette 3	Même auteur: <i>Monette et ses pauvres</i> , <i>ibid.</i> , 1931. Nous avons numéroté selon l'ordre de la vie d'Yvonne-Aimée, mais La Chevasnerie a commencé par Monette et ses pauvres.
Pauvres	R. LAURENTIN: <i>Yvonne-Aimée de Malestroit. Priorité aux pauvres en zone rouge et dans la Résistance</i> . Paris, Éd. F.X. de Guibert, septembre 1988.
Prédictions	R. LAURENTIN: <i>Prédictions de Sœur Yvonne-Aimée de Malestroit</i> , <i>ibid.</i> , février 1987.
Souffrance	Docteur P. MAHÉO et R. LAURENTIN: <i>L'Amour plus fort que la souffrance: Histoire médicale d'Yvonne-Aimée de Malestroit</i> , <i>ibid.</i> , décembre 1992.
Stigmates	R. LAURENTIN et Docteur P. MAHÉO: <i>Yvonne-Aimée de Malestroit: Les stigmates dans le sillage de François d'Assise</i> , <i>ibid.</i> , septembre 1988.
Vie	R. LAURENTIN: <i>Un Amour extraordinaire</i> , <i>Yvonne Aimée de Malestroit</i> (sa vie, en abrégé) <i>ibid.</i> , 1986.

1

Une convalescence déroutante Malestroit 18 mars – début juin 1922

Le vendredi 17 mars 1922, vers 19 heures, Yvonne Beauvais embarque à la gare Montparnasse vers Malestroit, en Bretagne. Sa mère et sa sœur Suzanne l'y accompagnent, car si cette charmante jeune fille de 20 ans garde belle contenance et bonne apparence avec un courage singulier, sa santé a été ruinée, par la scarlatine de 1919 et par la paratyphoïde de 1921. Une convalescence s'impose, non sans déchirement. Elle quitte ses pauvres et ses activités dévorantes sur ordre pressant et réitéré des médecins. Car l'avenir est incertain. La destinée d'Yvonne qu'on veut marier malgré elle, et pour qui la nuit spirituelle continue, reste dans l'impasse.

Voyage nocturne

Le sifflet de la locomotive sonne l'heure des adieux. Le panache de fumée s'incline. Les mouchoirs blancs s'agitent et disparaissent. L'interminable nuit commence dans le train cahotant que rythme, à chaque seconde, le choc monotone des roues de fer sur la jointure des rails. À La Brohinière, vers 5 heures du matin, la voyageuse quitte l'express qui va continuer vers le *far west* breton, et monte dans l'omnibus qui descend plein sud vers Vannes.

Vers 7 heures du matin, après douze heures de voyage, le train s'arrête en gare de Malestroit. Yvonne descend sur le plateau qui domine le bourg, à 2 km. Nul ne l'attend. Les Sœurs Augustines Hospitalières sont cloîtrées. Elles attendent Yvonne, mais en clôture. La gare est en pleine campagne... inconnue. Après un moment de désarroi, Yvonne hèle l'omnibus de l'*Hôtel de France*, qui, par bonheur, se trouve là, pour le service de ses voyageurs. La voiture, attelée d'un cheval, dévale la route qui descend vers le couvent.

C'est une maison vieillotte et pauvre, avec sa chapelle du XVII^e siècle, située entre la grand place du Marché et le canal de Nantes à Brest. On ne se douterait pas qu'elle abrite une clinique avec salle d'opérations... à l'ancienne.

Sabots, guimpes et rochets

Yvonne tire la sonnette. Des sabots annoncent âme qui vive. La porte s'ouvre : elle encadre une robe noire surmontée d'une coiffe bretonne à la mode de Ploërmel.

Yvonne croit voir une religieuse, car elle ignore leur costume. Mais ce n'est que Rosalie Morand, concierge de confiance, qui la conduit au premier étage, et sa voix retentit dans le parfait silence :
– Mère Thérèse ! voilà Mademoiselle Beauvais !

Mère Thérèse de Jésus (Corentine Nicolas) est “seconde d'emploi” à la clinique avec Mère Sainte-Anne. Elle assiste Mère Madeleine du Sacré-Cœur, “première hospitalière”, responsable de l'étage qui reçoit Yvonne. La voyageuse aux yeux grands ouverts par la longue veille, découvre le costume blanc des religieuses : le surplis de toile plissé ou rochet sur la robe de laine et la guimpe blanche contraste avec le voile noir qui tombe de la tête sur les épaules. On les appelle “les Augustines”, car elles suivent la règle élaborée par saint Augustin, évêque de Carthage au V^e siècle, dont la pensée et le style de vie monastique ont dominé l'Église latine jusqu'au XIX^e siècle. Le nom de l'Ordre exprime bien ses fonctions et son originalité : *Augustines Hospitalières de la Miséricorde de Jésus*. Elles allient la vie contemplative aux soins des malades.

Leur couvent a commencé à Vannes en 1635. Les Sœurs y tenaient l'hôpital de la ville maritime. Mais la municipalité les avait remerciées en 1866. Elles avaient trouvé, non sans peine, ce point de chute, à trente kilomètres à l'intérieur de la Bretagne, à Malestroît. Un vieux couvent d'Ursulines s'y trouvait sans emploi depuis le départ des frères La Mennais : Jean Marie et le fameux Félicité, dont le sort avait longtemps basculé entre le cardinalat et la rupture. Elles y établirent, dès 1868, un petit hospice de vieillards, après avoir détruit de leurs mains les “vieilles petites maisons” inutilisables. Elles avaient prolongé le couvent d'une aile, à l'ouest, pour y ouvrir un pensionnat. En 1902, les lois d'exception qui interdisaient cette activité aux religieuses, les avaient obligées à fermer l'établissement. La supérieure, Mère Marie du Sacré-Cœur, s'était rendue en Angleterre pour le rouvrir à Portsmouth, sous la législation anglicane plus libérale. Mais le coût dépassait leurs moyens, malgré la vente de meubles trop encombrants et la destruction des archives, dont le transfert eût été trop coûteux (Annales 1868, p. 111).

Sur proposition de deux médecins, les docteurs Mabin de Malestroit, et Daversin de Ploërmel, elles étaient revenues à leur vocation spécifique, en ouvrant, dans l'ancien pensionnat, une petite clinique assortie d'une maison de repos. C'est là que le docteur Daversin avait commencé à opérer, au 1^{er} étage en 1919. Il fallut prolonger le bâtiment, à l'ouest, par la construction de quatre pièces, adaptées aux exigences médicales. L'ancienne salle d'opérations devient ainsi la chambre n° 3 de la maison de repos annexée à la clinique. On y installe Yvonne pour une banale convalescence, sans soupçonner qu'une source va jaillir, selon les imprévus de l'Esprit Saint.

La chambre n° 3

Sœur Thérèse découvre la visiteuse, chaleureusement recommandée par Yvonne Bato, sœur de Mère Madeleine. Elle observe la voyageuse, pâle, frêle, mais communicative et souriante, avec ses deux nattes de cheveux châtain foncé. Elle la conduit à la chambre n° 3.

Yvonne prend connaissance du nouveau périmètre monastique où vont cesser ses débordantes activités : large lit de fer, cuvette et pichet qu'on remplit à la salle d'eau, fauteuil de repos. Le feu flambe dans la cheminée d'angle, proche de la fenêtre¹, ouvrant sur la colline boisée de Saint Marcel : futur haut-lieu de la Résistance.

Le silence règne, animé de rares bruits familiers.

Alphonse, le vieux serviteur aveugle, ancien matelot, tourne la manivelle du puits pour monter l'eau, en fredonnant des chansons d'amour qu'il remplaçait par quelque cantique à l'approche des Sœurs que devine son oreille fine :

— Oh ! l'auguste Sacrement ! ... (Sœur Marie de la Croix ; L 6, p. 139).

À la découverte du Couvent

Avant tout repos, Élisabeth de Kervénoaël, une jeune fille de Vannes, de même âge (7 janvier 1958, n° 39), sa voisine de chambre, la guide à la découverte du couvent. La clôture y crée une frontière intérieure, stricte et subtile, qui divise même la chapelle XVII^e siècle. Une haute grille de bois, aveuglée par un rideau vert, dissimule les Sœurs et les sépare de ce monde.

À droite, un hospice de vieillards, un quartier pour les prêtres retraités.

1. Georges Gautier, l'infirmier montait "le bois dans les chambres des jeunes filles au premier" (14 août 1957, n° 263 bis).

À gauche, le cloître, le monastère, la modeste clinique médico-chirurgicale, les bâtiments d'une ferme basse et délabrée, un vaste jardin potager (L 6, p. 138).

Deux autres jeunes filles guettent l'arrivante : Denise et Odette Troiveaux. Yvonne va être le boute-en-train du groupe pour la musique et les promenades.

Mère Marie-Anne compatit :

– Charmante, mais qu'elle est pâle et mince ! dira-t-elle ce soir à Mère Madeleine, première hospitalière, qui va la prendre sous son aile (18 mars).

Son style de sylphide (momentané) affine son charme. Yvonne est discrète, nullement bavarde, mais elle est douée de cette présence qu'impose la qualité de certains êtres. Elle attire mais ne s'impose pas. Un malade confiera à Mère Marie-Anne :

– Oh, que j'attendais le passage de Mademoiselle Beauvais. Vous n'avez pas idée ce qu'elle me fait de bien quand je la vois passer. Il se dégage d'elle une impression... je ne peux pas vous dire laquelle, mais je suis heureux quand je l'ai vue. Elle ne me parle pas. Je ne lui parle pas. Mais ça me suffit (15 novembre 1955, n° 303).

Les religieuses [...] sont toutes bretonnes.

Elles formaient une Communauté [...] charitable, accueillante, digne, ouverte, pas du tout triste, extrêmement pauvre, a noté Odette Lacroux, caissière à Vannes, devenue Sœur Marie de la Croix (L 6, p. 138).

Il y a exactement

41 religieuses : 27 professes, 9 converses et 5 novices (novembre 1955, n° 303).

Leurs journées se partagent entre l'Office choral et le double service des malades : la clinique et les hôtes. Un long tablier protège leurs robes blanches pendant le travail.

La clinique comptait 24 lits en salle commune et 9 chambres particulières à 10 ou 8 francs par jour (L 6, p. 138).

Premiers jours : 19 - 28 mars

Le dimanche 19 mars, lendemain de son arrivée, la fièvre monte à 39°. Yvonne descend néanmoins pour la messe, en la fête de saint Joseph. Elle s'en trouve bien. À midi, la température descend à 36°. Yvonne en profite pour aller faire de la musique chez les Guillery, avec leurs deux filles : Marie, de son âge, et Marthe, de trois ans plus jeune, qui s'en souvient encore à l'heure où nous écrivons. Le soir, la température remonte à 38°. Cela n'empêche pas Yvonne d'écrire à

sa jeune cousine et amie d'enfance, Andrée Labéraudrie, ses premières impressions ... favorables, avec son increvable optimisme :

Je suis ici dans un pays charmant, comme tu peux te le figurer d'après cette carte : [...] très fidèle reproduction de Malestroit. Je suis installée dans une grande et belle chambre, au midi, et j'ai, de ma fenêtre, une vue superbe sur la campagne. L'air est excellent et je ne doute pas de son efficacité. Je reviendrai de là très forte, sans aucun doute !

Il y a ici deux jeunes filles à peu près de mon âge et très gentilles. Elles sont aussi venues pour se reposer, et nous irons faire nos promenades ensemble.

Les Religieuses sont tout à fait bonnes, et je ne me sens pas dépay-sée (Yvonne à Andrée Labéraudrie, 19 mars 1922, n° 65).

La bonne impression persiste dans sa lettre du lendemain à sa grand-mère (n° 67).

Son fiancé, Robert, guéri de sa tuberculose, l'encourage au repos, qui ouvrira sur leur mariage.

Si tes accès de fièvre reviennent, reste au lit plusieurs jours de suite. C'est bien d'être énergique, ma Vonnelle, mais pas dans ces cas-là. Obéis-moi comme à ton futur époux. [...] Je me sens en meilleure forme qu'avant [ma tuberculose]. Je serais complètement heureux si je te revoyais (Robert à Yvonne, 28 mars 1922, n° 72).

Au hasard des mieux, Yvonne découvre Malestroit : bourg presque millénaire de la France profonde, 1800 âmes. Elle admire les vieux logis, leurs solives apparentes en bois sculpté ; l'église à double nef des XII^e et XVI^e siècles, et les grosses poutres des halles médiévales. Des coiffes blanches style Renaissance éclairent le paysage.

On ne parle pas ici la langue bretonne : c'est le pays gallo. Les péniches trainées par des chevaux animent le canal de Nantes à Brest, bordé de peupliers. Le couvent jouxte l'écluse, tout près de l'embouchure de l'Oust, qui se jette en cascade dans le canal. Au-delà, le paysage est varié, champs, chemins creux et collines boisées : un lieu calme s'il en fut pour une convalescence.

Mère Madeleine

Yvonne apprend à connaître son infirmière à qui elle a été chaleureusement confiée.

Mère Madeleine du Sacré-Cœur, 45 ans, première hospitalière de la clinique, est une maîtresse femme, généreuse, efficace, mais sensible et tourmentée. Son entrée au couvent avait été une surprise, sinon un coup de tête. Cette adolescente pur-sang bouillait sans bruit dans le lourd chaudron des conventions d'alors, écartelée entre pas-

sion et scepticisme, entre l'appel de Dieu et sa lutte pour la vie contre cette emprise. Elle dévorait passionnément toutes les littératures qui lui tombaient sous la main, pour étouffer la voix de Dieu : Musset, Renan, Lamennais.

Dans cette chrétienté cent pour cent pratiquante, un prêtre discerne pourtant sa vocation. Elle en reconnaît loyalement l'évidence, mais préférerait mourir. Elle prend des risques, s'expose au froid, mais sa nature solide résiste à l'épreuve et tout bascule :

Je me rends enfin, vaincue par le Bon Dieu et j'entre ici à 23 ans, écrit-elle (le 21 novembre 1899).

Ses capacités en font un élément pilote de la Communauté. Au pensionnat, elle professe brillamment le "cours supérieur" et les Beaux Arts, jusqu'en 1904. Lorsque les lois d'exception ferment le pensionnat, elle est à la pointe de la réorientation des Sœurs vers leur vocation d'hospitalières. En 1906, elle acquiert sans peine ses diplômes d'infirmière à Rennes. Elle travaille ardemment, intelligemment, mais souffre dans le cadre trop étroit, techniquement sous-développé. Ce n'est point au rabais qu'elle s'est donnée à Dieu, mais son exigence agace ou choque parfois la Communauté rigoureusement fidèle. La règle désuète reste la règle. Son indépendance lui fait braver ostensiblement les règles vestimentaires invétérées du XVII^e siècle : relever le pan de sa robe dès 4 heures du matin pour qu'il ne balaie pas les marches, etc. Elle prend de l'avance sur une réforme qu'on espère, mais les religieuses observantes ressentent cette liberté comme une provocation et un mépris insolent pour leur fidélité. En clôture, les rapports humains concentrés s'intensifient en se miniaturisant, les impressions flambent, les divisions s'aggravent d'autant plus vite et plus douloureusement qu'elles sont laborieusement contenues sans soupape de sûreté. Les plus grandes épreuves ou impatiences ne se traduisent que par de petits signes, minuscules mais éloquents dans ce lieu étroitement clos entre quatre murs. Sœur Madeleine assume profondément la spiritualité équilibrée des Augustines : contemplation, charité, soin des malades, mais sa vie tendue bloque l'essor mystique, seule issue pour sa nature ardente.

Femme de devoir et femme de cœur, elle accueille avec beaucoup d'affection la protégée de sa sœur, elle la prend en mains, maternellement, avec toutes les ressources de son cœur maternel disponible. Malgré la différence d'âge, une amitié se noue vite entre ces deux personnalités d'envergure en quête de Dieu dans leurs tunnels respectifs ... si différents : combat de Jacob d'un côté, attente secrète et disponible, de l'autre.

Mère Madeleine programmat une convalescence rapide et florissante pour sa jeune amie, mais les fièvres vont et viennent.

Après les 39° du dimanche 19 mars, lendemain de l'arrivée, Mère Madeleine garde Yvonne au lit le lundi matin, malgré une température retombée à 36° 8, mais elle lui permet de se lever l'après-midi.

Le 28, Yvonne va bien. Elle prend le train pour aller faire ses emplettes à Vannes. Elle découvre la ville épiscopale, sa cathédrale, et ses remparts qui dominent le port. Elle ne remarque pas, dans la rue qui débouche sur le golfe, le collège des Jésuites qui va devenir bientôt sa référence n° 1.

Trois jours plus tard, le samedi 1^{er} avril, la fièvre remonte à 38° 2, agrémentée de vomissements. Elle écrit à sa maman, trop silencieuse :

Oublies-tu donc ta Vonnette ? Voici trois lettres sans réponse et bientôt quinze jours que je n'ai pas reçu de nouvelles de la famille.

Je suis vraiment très inquiète, et me demande avec anxiété si l'une de vous est malade aussi.

Je dis : *aussi*, car pour l'instant, je ne suis pas très bien. J'ai, depuis quelque temps, de la fièvre, d'une manière assez bizarre : des hauts et des bas subits. Je ne souffre ni du ventre ni de l'estomac, c'est seulement ma tête qui n'est pas très solide et qui souvent me fait mal.

Mais rassure-toi, mon état n'est pas inquiétant, et je n'ai pas mauvaise mine du tout. Du reste, les docteurs [Mabin et Daversin, qui travaillent à la clinique] ne sont nullement inquiets. Je mange bien. Il n'y a que les nuits qui ne sont pas très bonnes. C'est tout simplement une petite queue de ma maladie et un petit reste d'infection ... du moins, je le crois !

Le moral est bon, comme du temps où j'étais malade [scarlatine et paratyphoïde]. Ce qui me fait bisquer, c'est de penser que j'étais venue ici pour prendre le bon air et jouir de la campagne, et que je dois garder le lit. Les bonnes Mères me soignent comme ferait ma petite maman. Le baiser de ma petite maman me manque. Tu pourras t'en donner à cœur joie, quand je reviendrai. Je ne retirerai plus ma joue ! ... va, ma petite maman (1^{er} avril 1922, n° 73).

La fièvre flambe en montagnes russes, durant tout le début d'avril, avec des pics au-dessus de 39° (6 avril), et même 40° (14 avril). Les Sœurs s'inquiètent. Mère Madeleine multiplie les consultations de "spécialistes" (Mère Marie-Anne, 1955, n° 303).

La lecture spirituelle éclaire les journées d'Yvonne :

Quand je n'ai pas mal à la tête, je lis un très beau livre que Mère Madeleine m'a prêté.[...] Tu connais peut-être : *Dieu en nous*, du Père Plus. Si tu ne l'as pas, enrichis-en ta bibliothèque ! C'est très beau (*ibid.*).

Confidences et amitiés

Yvonne a emporté dans ses valises une biographie de sainte Thérèse d'Avila. Sa voisine, Élisabeth de Kervénoaël, s'en étonne, car ce livre était interdit aux jeunes filles chrétiennes, comme d'ailleurs les *Confessions* de saint Augustin et la Bible même.

– J'ai obtenu la permission de mon confesseur, répond Yvonne.

C'est sans doute l'abbé Jeudon, son ancien professeur de littérature au Mans, examinateur de ses "bulletins mensuels de régularité", qui avait ouvert ces jardins interdits à son âme profonde.

Évasivement, Yvonne ajoute :

– Je songe quelquefois au Carmel.

Ses fiançailles de raison laissent son âme partagée. Ce n'est pas que son fiancé la déçoive. Au cours d'une promenade, elle confie spontanément à Elisabeth sa vive affection pour un ami d'enfance, étudiant en médecine, nommé Robert, dont les lettres régulières sont remarquées (28 mars, n° 72 ; 2 mai, n° 77, etc.)

Durant la Semaine Sainte, trois rechutes : 39° 4, le Lundi Saint ; 40°, le Vendredi Saint ; et 38° 7, le jour de Pâques, 16 avril, la privent encore de la messe (Yvonne au Père Crété, n° 398).

Pourtant, dès le début de la semaine suivante (avant le départ d'Élisabeth de Kervénoaël), elle va mieux. Elle organise – en ville, pour ne pas gêner la clinique – une après-midi récréative pour les jeunes filles. Elle joue au piano, fait danser, danse elle-même, sert le thé. Rien ne manque. La fête terminée, elle mène aussi la danse pour la vaisselle, le balayage et la remise en ordre. L'appartement prêté est rendu impeccable.

– Elle avait l'œil à tout, se souvient Élisabeth.

C'est le type même de la jeune fille "accomplie", aussi complète que bien équilibrée, conclut-elle (18 janvier 1958, n° 39).

L'impensable rupture

Cependant, les perpétuelles rechutes lui font remettre en question le sympathique mariage de raison qu'elle a envisagé, par obéissance, avec son meilleur ami. Au temps de sa tuberculose, le fiancé lui avait écrit : "Le cœur brisé, je viens te rendre ta parole" (juin 1921, n° 39). Maintenant, c'est son tour de renoncer. Fin avril, elle renvoie la balle à Robert pour le même motif de santé. C'est pour elle une secrète libération.

Mais le fiancé, passionnément épris, refuse à son tour. Yvonne, c'est sa vie. Quant à lui, sa santé est florissante. Il a repris sept kilos en trois mois et voit l'avenir avec optimisme (2 mai 1922, n° 77).

Oasis

Avec les beaux jours de mai, voici un mieux pour Yvonne. La fièvre est tombée, le temps est superbe. Le dimanche 7 (n° 78), elle part en promenade avec Marie, nièce de Mère Madeleine, et son petit frère (10 ans) Jacques Bonsergent, qui sera fusillé en décembre 1940 : une station de métro porte son nom¹.

Pour la Sainte Jeanne d'Arc, le dimanche 14 mai, Yvonne participe à l'illumination du couvent. Feux de Bengale et feux d'artifice multiplient leurs reflets dans le canal. Elle prend des photos.

Le lendemain, 15 mai (n° 79), elle aide au rangement de la pharmacie, puis de la lingerie. Elle écrit une poésie : "*Au clair de la lune*" (n° 80).

Une amie de plus : Germaine

Le 20 mai, arrive une 5^e jeune fille : Germaine Piacentini, de Vannes, 29 ans. Affectée d'un "souffle au cœur", comme on disait alors, elle vient "au repos", elle aussi. Une amitié se noue, profonde et durable.

Le 20 mai 1922 [raconte-t-elle], j'ai rencontré pour la première fois Yvonne Beauvais à Malestroit. Déjà, j'avais entendu parler d'elle par une religieuse de la Communauté comme d'une charmante jeune fille et j'avais un secret désir de la connaître. J'arrivai donc au couvent, et la première personne que je vis fut Yvonne. Sans me connaître, elle m'accueillit avec un sourire charmant. Les jours suivants, nous fîmes connaissance, et 8 jours ne s'étaient pas écoulés que nous étions devenues de bonnes amies. Instinctivement, je cherchais sa compagnie. Elle était si charmante, si simple, avec toute la naïveté de l'enfance, jointe à l'expérience de la jeune fille déjà bien avertie ! Elle était aussi très gaie. [...] Elle avait pour moi mille délicatesses et commençait à me faire quelques confidences (Relation de mai 1929, n° 195).

1. "Jacques Bonsergent se promenait un soir avec des camarades. L'un d'eux profite de l'obscurité d'une alerte pour bousculer deux soldats allemands qui passaient, et s'enfuit.

"Jacques [...] est saisi à la place du coupable, et malgré ses dénégations, [...] maltraité (Yvonne Bato à l'abbé Labutte). Pour "sauver son ami, jeune marié "Jacques assume "la responsabilité". Sa mort avait beaucoup affecté l'abbé Stock, aumônier allemand préposé à l'assistance aux condamnés (R. Closset, *L'aumônier de l'enfer* : Franz Stock, Mulhouse 1965, p. 74).

L'ascendant d'Yvonne l'a saisie :

Très gaie, elle gagnait vraiment tous les cœurs par ses charmes qui, à son insu, faisaient d'elle une ravissante créature, conclut Germaine Piacentini (*ibid.*).

Un soir, toutes deux regardaient par une fenêtre le soleil couchant.

- Que c'est beau, murmure Germaine, et comme celles qui sont derrière ces murs sont heureuses !
- Oui, répondit Yvonne. Mais dans le monde, il faut aussi de bonnes mères de famille (*ibid.*).

La conversation s'arrêta là, pour la déception de Germaine. Yvonne tente encore de s'adapter à la vocation qu'on lui prête, à contre-courant de son pacte exclusif avec Dieu. Elle est plus attirée par la maternité que par le mariage.

Souvent vêtue de blanc, elle rapporte de la campagne des brassées d'ajoncs, de genêts ou d'iris sauvages. Elle les disposait artistement dans les chambres.

Aimable, gracieuse, [...] *très, très* gaie [...], on l'aimait beaucoup, confirme Mère Marie-Anne. Elle était la première à organiser de petites parties et des fêtes. C'est elle qui leur avait appris à faire des chapeaux en papier tressé. [...] Ça ne coûtait pas cher. Ça se faisait beaucoup à l'époque. On changeait de chapeau plus souvent (16 novembre 1955, n° 303).

Un jour, elle crut pouvoir cueillir de “superbes glaïeuls jaunes” : des glaïeuls sauvages. Mais le propriétaire du champ surgit avec fureur. Elle et ses compagnes s'enfuient sous menaces, sans lâcher ce qui était cueilli et le déposent “à la chapelle de la Vierge” (*ibid.*).

Dès lors, Yvonne acheta des fleurs “à l'unique jardinier de la ville” et continua d'en porter “chaque jour à l'autel”.

Nul ne remarquait chez elle une particulière piété. Elle eut même un jour, pendant la messe, un fou-rire communicatif (*ibid.*, G. Piacentini et L 5, 1, note 19).

Le Père Théodore Crété, S.J., 1868-1943

Le lundi 22 mai (n° 81 et 83), Yvonne, sans directeur spirituel depuis la mort du Père Trégard (11 novembre 1921), rencontre pour la première fois le Père Crété, confesseur du Monastère. Soucieuse des étranges sautes de santé de sa protégée, Mère Madeleine souhaite le discernement de ce spirituel qualifié. Yvonne est-elle une grande malade ou une névropathe ? Elle semble ignorer la gravité des deux maladies coup sur coup, compliquées par la contrainte exercée contre sa vocation irrésistible

Théodore Crété, jésuite de 54 ans, dirige depuis 1918 le collège Saint François-Xavier à Vannes : “recteur éminent mais redoutable”, a écrit le colonel Rémy, mais un “admirable religieux” (*Jours de France*, 9 juin 1956). Ce breton Gallo est de la race des paysans chrétiens. Droit comme un i et de grande taille pour l’époque, il ne s’appuyait jamais au dos d’une chaise. Sa voix, au débit rapide, où roulaient les r, triomphait d’une gorge déchirée par une vieille laryngite :

Les yeux bleus, un regard d’enfant. Beaucoup de “présence” : tel il apparaissait vers 1922. Ce qui éclatait en lui, c’était la jeunesse et le dynamisme de l’âme (L 6, p. 142).

À la lourde charge du collège, ses Supérieurs et son zèle ont ajouté un ministère de prédication à travers la Bretagne. Son expérience spirituelle l’a fait demander par plusieurs communautés religieuses, dont Malestroit, où il est, depuis 1919, “confesseur extraordinaire” : à ce titre, il vient confesser la Communauté quatre fois par an, aux Quatre-Temps. Les Sœurs appréciaient sa prédication, nourrie de culture biblique, classique et parfois moralisante, mais avant tout spirituelle. Sa direction était pénétrante.

Intuitif, il écoutait attentivement, mais tranchait vite d’un ton paternellement bourru : plutôt directif, comme le Père Trégard qui avait décidé le mariage pour Yvonne, mais avec une perspicacité plus avisée. Il était sujet à des impulsions vives et parfois contrastées.

Julien Green n’a pas apprécié ce côté tranchant. Crété le voyait en perdition avec ses penchants vers le même sexe. Il l’avait troublé en lui disant :

– Je ne suis pas sûr de votre salut.

Cette phrase indignait Maritain, rapporte Green (*Le bel aujourd’hui*, Plon, 1958, p. 239). Il précise :

Aujourd’hui que ces choses sont loin, je trouve confondant qu’un religieux aussi intelligent et d’une spiritualité aussi éminente, ait pu se tromper à ce point sur mon compte. [...] Peut-être pensait-il que je ne me sauverais pas ailleurs que dans un couvent (Julien Green : *Partir avant le jour*, Grasset, 1963, p. 259-260).

Ce différend avait ralenti leurs relations épistolaires. Mais l’Académicien n’en a pas moins gardé une haute idée du Père Crété :

Si jamais homme m’a aimé d’un amour parfaitement surnaturel, c’est bien cet homme. [...] Il avait pour moi la tendresse d’une âme pour une âme et les heures que j’ai passées auprès de lui n’étaient pas de ce monde (J. Green : *Partir avant le jour*, p. 249-250).

À chaque fois que je priais à côté de lui, j’avais le sentiment qu’il voyait quelque chose que je ne pouvais pas voir, écrit-il le 13 septembre 1956 (*Le Bel aujourd’hui*, 1958, p. 239).